

« *Autant de têtes, autant de tableaux différents peut-être* »¹ : une structure corrélatrice isomorphe proportionnelle *averbale* ?

Audrey ROIG
Aspirante du F.R.S.-FNRS
Université Libre de Bruxelles

Introduction

La question des structures corrélatives isomorphes proportionnelles *averbales*² (CIPa), soit des structures comme « *autant de têtes, autant d'avis* », n'a pas fait l'objet de beaucoup d'études. Perçues comme de simples corrélatives isomorphes proportionnelles verbales (CIPv) ellipsées, les CIPa sont généralement écartées des travaux sur les comparatives corrélatives. L'analyse approfondie de ces tours, qui a fait l'objet d'une autre contribution, permet cependant d'objecter en partie à cette thèse ; il est dès lors inutile de tenter de chercher dans les CIPa une structure profonde du type CIPv. Il semblerait toutefois que les CIPa soient quand même des structures elliptiques. Or, les cadres théoriques actuels ne facilitent pas l'indexation des structures à l'une des catégories d'*ellipses* (au sens large) couramment admises aujourd'hui, sinon peut-être l'*averbale* de Lefeuvre (1999) bien que ce concept reste problématique à certains égards. Ce constat opéré, nous proposerons alors de porter un autre regard sur le système elliptique et dresserons une nouvelle typologie sur la base du critère de la récupérabilité de la lacune, harmonisant les discours étudiés au fil de cette étude.

1) Les CIPa, de véritables « ellipses » ?

Deux approches théoriques concurrentes s'opposent sur le traitement de l'ellipse en grammaires formelles, et chacune génère des résultats nettement différents. La première approche définit l'ellipse en termes d'anaphore et de complément nul, et repose sur deux propriétés essentielles : « (i) le site elliptique contient, non pas une représentation syntaxique, mais une forme pronominale (ou pro-forme) nulle, et (ii) la condition d'identité est définie en termes de la théorie des modèles et se traduit par un mécanisme de récupération de la propriété présente dans la proposition source » (Busquets & Denis 2001 : 57). À l'intérieur de ce cadre, l'ellipse prend donc la forme d'une proforme nulle dont l'« interprétation relève de celle des constituants anaphoriques » (Dagnac 2008 : 2453).

Mise à mal déjà par Busquets et Denis (2001) par le biais d'exemples comme (44), l'approche anaphorique se voit considérablement affaiblie par les contre-arguments que présente Dagnac dans son article sur l'*Ellipse modale en français* (2008). Premièrement, soulève-t-elle, les « modaux étant des verbes à montée du sujet, les vides doivent être structurés pour permettre la présence, notamment, de sujets d'inaccusatifs devant le modal » (2008 : 2457). Parce qu'elle n'organise pas structurellement les vides, la thèse d'une

¹ DIDEROT Denis, *De la poésie dramatique*, 1758.

² Le qualifiant *averbal*, qui permet de mettre en balance les corrélatives isomorphes du type *Plus il mange, plus il grossit* et « *Autant de têtes, autant de tableaux peut-être* » (Diderot), ne doit pas être regardé ici d'un œil hiérarchisant : nous refusons de traiter les CIPa en catégorie subalterne des CIPv ; nous considérons au contraire les CIPa et les CIPV comme deux sous-classes de la famille des CIP.

proforme nulle rend « la source du sujet, ‘Aude’, [...] mystérieuse » (*ibid.*) en (45b), alors que l’existence d’un élément structuré mais non réalisé phonologiquement permettrait de lever le doute, d’après l’auteure.

- (44) J’ai porté tous les cartons, mais les meubles, j’ai refusé \emptyset <de les porter> (Dagnac 2008 : 2457)
- (45) (a) Jean n’a pas pu venir mais heureusement [TP Aude_i [a pu <~~venir~~ ti >]]. (*ibid.*)
(b) Jean n’a pas pu venir mais heureusement [TP Aude_i [a pu \emptyset]]. (*ibid.*)

Dagnac s’attarde dans un deuxième temps sur la question de l’extraction possible de constituants WH- dans les structures avec relatives libres (*ibid.*). Ainsi, en (46) par exemple, le constituant ellipsé « *s’attacher* » peut être expliqué par une proforme nulle sans que cela ne pose véritablement de problèmes. L’extraction WH- devient irréalisable en revanche dès lors que la proforme est pleine comme en (47), en raison de la « nécessité d’une position de base pour l’élément WH- » (*ibid.*).

- (46) Elle s’est attachée [_{WH} à qui_i] elle a pu <s’attacher ti>. (Dagnac 2008 : 2457)
- (47) *Elle s’est attachée à qui elle l’a pu. (*ibid.*)

La résolution des difficultés esquissées par Dagnac nécessite de postuler un fonctionnement distinct pour les proformes pleine et vide. Elle oblige aussi de prévoir l’existence de plusieurs types de proformes vides en fonction des situations, « ce qui saperait les arguments initialement avancés pour proposer une proforme vide » (Dagnac 2008 : 2457). L’approche anaphorique est donc problématique en ce qu’elle ne rend pas compte des différents cas d’ellipses. Elle ne saurait, au demeurant, fournir une explication pour les corrélatives isomorphes averbales, dont les séquences ellipsées demeurent irrécupérables anaphoriquement.

La seconde approche théorique, l’approche dérivative, porte un autre regard sur l’ellipse. Ainsi, la HPSG définit l’ellipse de la façon suivante :

Par ellipse, nous entendons informellement les expressions dans lesquelles la combinatoire des catégories ne suffit pas à nous donner une information sémantique complète (nous laissons de côté, bien sûr, le recours au contexte pour interpréter les expressions déictiques). Nous distinguons, comme c’est l’habitude, entre l’ellipse extra-grammaticale, lorsque l’information est récupérée du contexte non-linguistique, et l’ellipse grammaticale. Dans le premier cas, la syntaxe n’a rien à dire, et l’information à suppléer concerne l’interface avec la sémantique ou la pragmatique.

(Abeillé *et al.* 2007 : 437)

Seule l’ellipse grammaticale intéresse les formalistes, qui ne s’attardent pas sur les possibilités de récupération par le contexte. L’ellipse grammaticale peut concerner le verbe (énoncé averbal) ou un autre élément de la phrase (énoncé verbal). Un énoncé verbal implique la réalisation syntaxique et phonologique du constituant verbal, tandis qu’un énoncé averbal, s’il n’est pas dépourvu syntaxiquement de verbe, implique simplement la non-production sonore de ce constituant. Dans cette perspective, le terme *ellipse* est à prendre dans le sens *d’élément réalisé syntaxiquement mais non phonologiquement*.

Par-delà les multiples représentations possibles³, certaines bases communes aux diverses

³ À côté des représentations en structures profondes, les énoncés elliptiques peuvent être représentés sous la forme de structures de surface, avec ou sans fragment. Sans lien avec les séquences fragmentaires mises en

approches formalistes peuvent être identifiées en matière de traitement de l'ellipse. Ainsi, le *gapping*, qui réfère aux énoncés dont la séquence du comparant se limite aux arguments verbaux (48), diffère du *pseudo-gapping*, défini comme l'ellipse du VP dont un constituant, le DP-objet par exemple, a été extrait au préalable (Busquets & Denis 2001). « In Pseudogapping forms, we find apparent verbal deletion under identity, with a tensed auxiliary as a left remnant » (Agbayani & Zoerner 2004 : 185). Fréquent en anglais (49), le *pseudo-gapping* est a priori un tour qui n'existe pas en français moderne, sauf dans le cas d'une ellipse modale avec des auxiliaires modaux tels que *pouvoir* ou *devoir*, expliquent Busquets & Denis (2001), comme c'est le cas en (50) ou (51). Le *sluicing*, enfin, concerne spécifiquement les phrases interrogatives indirectes dont une partie de la construction est ellipsée (52).

- (48) Jerry a acheté une Saab et Joe une Porsche. (Busquets & Denis 2001 : 56)
- (49) Joe hasn't bought a Saab, but he has a Porsh. (*ibid.*)
- (50) Alice ne peut pas s'acheter de jouets, mais des livres, elle peut. (*ibid.* : 67)
- (51) Georges n'a pas répondu aussi vite qu'il aurait dû. (*ibid.* : 58).
- (52) Harry est censé rencontrer Sally, mais il ne sait pas quand. (*ibid.* : 56)

Le progrès de la recherche dans le domaine des grammaires formelles montre qu'il existe d'autres sortes d'ellipses encore, tout aussi remarquables. Par ailleurs, le nombre ou le type de constituants ellipsés étant variable – cela concerne parfois même les traits, comme TP, ASPP, *etc.* –, il devient difficile de ne pas céder à la prolifération des mouvements en fonction des situations à décrire. Outre cet aspect, les cas d'ellipses étudiés par les formalistes sont systématiquement des phrases où la récupérabilité est possible par le cotexte linguistique, nous l'avons vu. Les reconstructions y sont toujours évidentes, et l'ensemble de ces énoncés ne représente finalement qu'un échantillon des phrases elliptiques. On l'aura compris, cette deuxième approche ne fournit pas plus d'explications pour les CIPa que la précédente. Les éléments <il y a> omis en (53) ne sauraient en effet être rétablis par l'intermédiaire du cotexte :

- (53) Vous comprenez, Docteur, ce n'est pas facile en ce moment alors je ne sais pas s'il faut que je m'endette encore (tu fais couler du savon liquide) ou s'il vaut mieux que je reste là où je suis évidemment c'est un choix à faire mais je me dis (tu te savonnes les mains) que si je m'endette un peu plus, bon il y a les assurances mais si jamais il m'arrivait quelque chose (tu prends un essuie-mains en papier dans le distributeur accroché au mur) ma femme et mes enfants qu'est-ce qu'ils deviendraient ? (tu t'essuies les mains) parce que si je change de local c'est pour m'agrandir bien sûr mais ça veut dire **plus** de stock, donc **plus** de travail et j'ai pas les moyens d'embaucher quelqu'un (...)

(Winckler M., *La maladie de Sachs*, 1998, p. 280)

Le terme d'« ellipse » au sens où l'entendent les formalistes ne serait donc pas approprié aux CIPa, puisque le prototype de l'énoncé abrégé n'est pas un énoncé « effectif » (Tamba-Mecz 1983 : 154), c'est-à-dire que « l'antécédence [n']est [pas] une précédente discursive » (*ibid.*). Le prototype des CIPa est résolument « métalinguistique » (*ibid.*), sans pour autant verser dans la pragmatique comme en (54) :

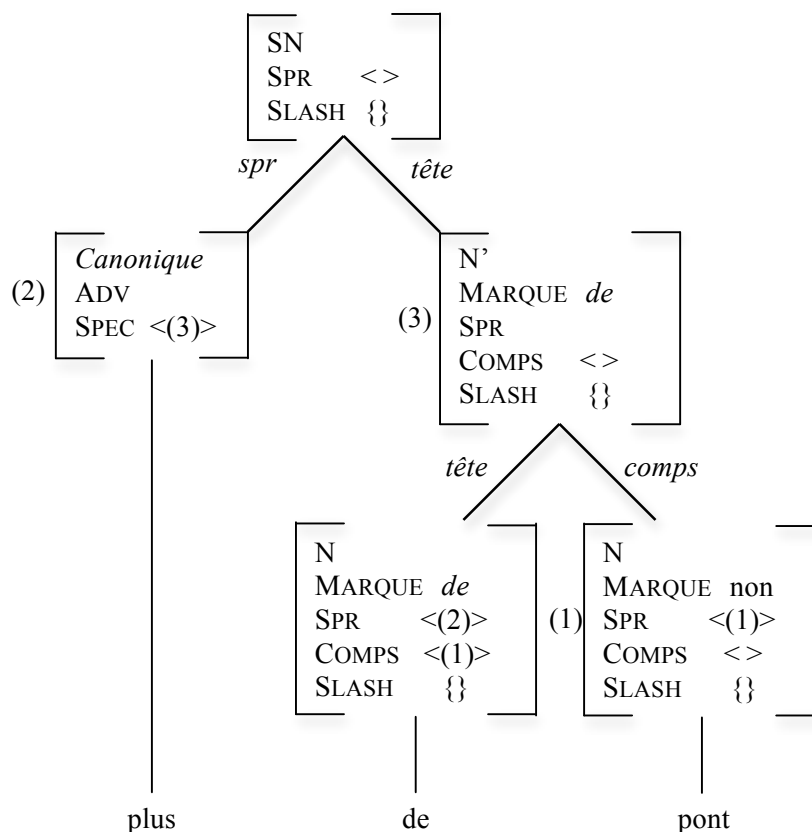
- (54) <Passe-moi> le poivre ! (oral)
- (55) Le garçon a le menton qui tremble, les lèvres pâles, les yeux rougis.

évidence par Culicover & Jackendoff (2005), le concept de *fragment* proposé par Ginzburg & Sag (2000) renvoie ici à l'absence de recours aux catégories syntaxiques sans tête.

- Il aurait voulu que tu le portes, assure-t-elle, cela me fait plaisir.
 Pas tant que ça, en fait. (Bois A., *Et le jour pour eux sera comme la nuit*, 2009, p. 45)

L'antécédence *métalinguistique*, pour reprendre le terme de Tamba-Mecz, couvre des cas de récupérabilité très divers, allant des corrélatives averbales aux situations plus complexes comme (55), pour lesquelles les grammaires formelles ne fournissent pas d'explication. La HPSG ne prévoyant pas la récupérabilité par le contexte, Laurens conclut au sujet des CIPa qu'« il ne s'agit pas à proprement parler de phrases averbales » (2007 : 94), mais de l'association de deux syntagmes. Ainsi, *meilleurs les élèves* (CIPa de type II) illustrerait un cas de syntagme Tête-Sujet « dont le sujet suit la tête prédicative » (2007 : 93), propriété de cette construction. *Plus de pont* (CIPa de type I) formerait en revanche un syntagme Tête-Spécifieur, où *de* serait une tête faible sélectionnant une tête nominale. Schématiquement :

(56)



(d'après Abeillé *et al.* 2005 : 84)

Selon Laurens (2007), poser l'existence d'une *tête verbale vide* n'est pas nécessaire étant donné que les CIPa résultent de la mise en relation de deux SN unis par *coordination*. En témoignerait l'impossibilité d'obtenir une Préd1 verbale associée à une Préd2 averbale, ou vice-versa (*ibid.* : 93). L'argument avancé en faveur de la coordination nous paraît léger, mais nous ne nous y attarderons pas dans cette contribution, faute de place et, à plus forte raison, parce que le sujet nous détournerait de notre question principale. Soulignons simplement que la HPSG réduit les CIPa à deux syntagmes liés, de sorte qu'il n'y ait finalement aucun prototype à identifier.

2) Les CIPa, des séquences fragmentaires ?

En raison notamment des problèmes de récupérabilité rencontrés dans l'approche dérivative, Culicover et Jackendoff (2005) préfèrent rejeter le concept d'*ellipse* au profit de celui de *fragment*, qui ouvre le champ à une éventuelle reconstruction sémantique indépendamment de toute reconstruction syntaxique.

Our approach to fragment constructions has taken them all to be special instances of the mechanism of indirect licensing. We motivated this mechanism on the basis of bare argument ellipsis, arguably the most primitive and unrestricted fragment construction, and one that, more than the others, often relies on pragmatics and nonlinguistics context for its interpretation.

(Culicover & Jackendoff, 2005 : 298)

À la suite de Culicover & Jackendoff (2005), Hadermann *et al.* (2010) proposent d'opérer une distinction entre les séquences fragmentaires (57) et les cas d'ellipses (58). Dans la lignée des travaux présentés jusqu'ici, les auteurs reconnaissent trois propriétés définitoires de l'ellipse. La première consiste en le maintien d'éléments « fonctionnellement identiques et informationnellement contrastifs » (2010 : 9). La deuxième concerne la récupérabilité du segment non réalisé, tributaire du « contexte immédiat » (*ibid.*). Par cette propriété, l'ellipse trouve un champ d'application plus large que dans les théories précédentes en vertu du fait qu'elle mêle indistinctement les récupérations cotextuelles et contextuelles. La dernière caractéristique de l'ellipse a trait quant à elle à la seule syntaxe et touche à la « consécuitivité » (*ibid.*) de la source et de la prédication elliptique, sans établir d'ordre de priorité entre les deux séquences, précisons-nous : si la source peut précéder la prédication elliptique (58), l'ellipse peut également précéder la source (59).

(57) Ils mangent autant que **ça** ? (Hadermann *et al.* 2010 : 9)

(58) Jean mange des nouilles et **Pierre des haricots**. (*ibid.* : 10)

(59) **Comme lui**, il avait laissé tomber la fac de médecine après avoir réussi sa première année. (Bois A., *Et le jour pour eux sera comme la nuit*, 2009, p. 96)

Les CIPa ne répondent pas favorablement à ces trois critères et elles ne peuvent pas, en conséquence, être facilement fondues dans la catégorie de l'ellipse. La question de la récupérabilité reste problématique, et avec elle, celle de la consécuitivité de la source et de la prédication elliptique. De même, les éléments absents dans les CIPa ne fonctionnent pas à l'identique d'un autre syntagme présent dans la phrase : l'on ne saurait confondre en effet les séquences phonologiquement produites avec les structures existentielles omises. Il ne s'agirait donc pas d'ellipses.

Les CIPa n'intègrent pas plus aisément la classe des séquences fragmentaires. À la différence de l'ellipse, les fragments désignent spécifiquement les « séquences averbales qui ont un niveau de réalisation spécifique par rapport aux séquences verbales voisines dans des contextes qui le permettent » (Hadermann *et al.* 2010 : 10). Elles font référence aux énoncés lacunaires « sans source identifiable ni récupérable dans le contexte » (*ibid.*) (*i.e.* (57)), et ne concernent donc pas les CIPa dont l'identification du prototype reste possible. Les corrélatives averbales se rapprochent toutefois plus des séquences fragmentaires que de l'ellipse, puisque la lacune ne saurait recouvrir autre chose qu'une structure existentielle.

La dichotomie ellipse / fragment, base de ce cadre théorique, ne convient donc pas davantage aux CIPa que les deux approches formelles étudiées *supra*. Aucun des trois systèmes décrits ne prévoit en effet de tiroir où ranger les énoncés avec une séquence effacée mais récupérable

par un autre biais que celui du cotexte linguistique (45) ou du contexte pragmatique (54), comme l'illustre (60) ou (61).

- (45) Jean n'a pas pu venir mais heureusement Aude a pu < venir >. (Dagnac 2008 : 2457)
- (54) <Passe-moi> le poivre ! (oral)
- (60) **Autant** d'images, **autant** de possibles (Pontalis J.-B., *Un homme disparaît*, 1996, p. 134)
- (61) **Plus** d'électricité, **plus** de téléphone (Mendès-France P., *Œuvres complètes. 4*, 1987, p. 671)

Dans ces deux CIPa, le rétablissement de la lacune n'est en effet pas tributaire du contexte. La référence à un téléphone particulier en (61) par exemple, si elle est possible suivant la situation, ne conditionne pas la récupérabilité du segment omis. La portée de l'énoncé, qu'elle soit universelle ou singulière, n'affecte pas plus la possibilité de restaurer la séquence « *il y a* » dans une CIPa. La clé de la restitution de la lacune est donc à chercher ailleurs : ni cotextuelle, ni contextuelle, elle serait imputable à la forme même de l'énoncé. Autrement dit, il existerait un lien, pensons-nous, entre la structure de l'énoncé et le lieu de récupération de la séquence existentielle omise dans les corrélatives averbales. La formulation de cette hypothèse procède de l'observation de la catégorie des *avverbales* de Lefeuve, classe à laquelle les CIPa pourraient éventuellement être rattachées.

3) Les CIPa, des averbales ?

Fortes des discours antérieurs sur l'ellipse, Lefeuve met en balance les concepts d'*ellipse* et d'*avverbal*. Le terme d'*ellipse*, réservé « aux énoncés où le prédicat doit se reconstruire à l'aide du contexte linguistique⁴ » (1999a : 17), désigne les phrases « incomplètes[s] » (*ibid.* : 69) telles que :

- (62) je voyais des feutres, des gilets, des foulards, des souliers, des bottines, d'une dérisoire élégance. **Plus loin, de belles robes de chambres duveteuses, aux tendres couleurs.** (De Beauvoir S., *Une mort très douce*, 1972, p. 111 ; *in* Lefeuve 1999a : 69).

L'auteure « ne consid[ère] pas, comme elliptiques, les énoncés qui semblent dépendre d'un verbe implicite » (*ibid.*) comme dans cet extrait de Céline,

- (63) Il nous envoyait à tous les diables, nous qui avons traîné toute la journée derrière le général. **Pied à terre ! À cheval ! Repied à terre ! Comme ça à lui porter ses ordres, de-ci, de-là.** (Céline L.-F., *Voyage au bout de la nuit*, 1932, p. 23 ; *in* *ibid.*).

qui serait un cas de *phrase averbale*, phrase où la récupération de la lacune passe soit par le contexte situationnel, soit par la structure elle-même. Définie comme « une structure syntaxique qui comporte une modalité (l'assertion, l'exclamation, l'interrogation ou l'injonction) et un prédicat averbal (adjectival, substantival, pronominal adverbial ou prépositionnel » (1999b : 429), la phrase averbale peut recouvrir trois formes (Lefeuve & Nicolas 2004 ; Tanguy 2010). Les averbales de type I, d'abord, rassemblent les énoncés dont

⁴ Par contexte linguistique, il convient d'entendre « l'entourage strictement linguistique d'un élément [...] à l'intérieur d'un énoncé, c'est-à-dire la série d'éléments qui le précèdent et qui le suivent dans cet énoncé, ou encore, en termes plus techniques, les syntagmes auxquels il appartient. » (Ducrot & Todorov 1972 : 417, *in* Lefeuve 1999a : 17).

le prédicat verbal est relié à un sujet explicite par le biais d'une modalité (64). Celles de type II, ensuite, réunissent des phrases semblables aux averbales de type I si ce n'est que le prédicat verbal est lié à un sujet implicite (65). Les averbales de type III, enfin, ne comprennent ni verbe, ni sujet, mais ne sont constituées que d'une modalité et du prédicat verbal. Ce sont toutes des phrases existentielles, elles posent « l'existence du référent du prédicat » (Lefevre 1999b : 429) (*i.e.* 66).

- (64) Charmante, cette jeune fille ! (Lefevre 1999b : 429)
- (65) Charmante, charmante, répétait le notaire. (Maupassant, *Pierre et Jean* ; *in ibid.*)
- (66) Une salle de café de ville d'eaux. (Anouilh, *La Sauvage* ; *in ibid.*)

Par la suite, Lefevre subdivisera ce troisième type en vue d'opérer une distinction entre les énoncés qui posent véritablement l'existence du prédicat verbal (67), et ceux qui « assertent l'existence d'une situation » (Lefevre & Nicolas 2004) par l'expression d'un « état, une activité ou un événement » (*ibid.*) comme les titres de presse ou les didascalies (68) :

- (67) À gauche, entre la cheminée et la table, un pouf. (Feydeau G., *Monsieur chasse* ; *in* Lefevre & Nicolas 2004 : 103).
- (68) Acclamations. Applaudissements dans les loges. (Rostand E., *Cyrano de Bergerac* ; *in ibid.*)

Lorsqu'ils posent l'existence, les prédicats verbaux sont généralement accompagnés de marqueurs de prédication ou de circonstants extraprédicatifs du type *ici, là, à gauche, etc.*, renseignant sur la localisation, tantôt temporelle, tantôt spatiale, tantôt spatiotemporelle, de l'objet considéré.

D'après Lefevre (1999b, 2004), c'est l'absence de tout sujet, même implicite, dans l'énoncé, qui marginalise les averbales de type III. Le postulat mérite qu'on y revienne car il fait l'impasse, selon nous, sur une propriété essentielle de ces phrases, à savoir la lecture existentielle qui serait difficilement véhiculée sans structure existentielle sous-jacente. Autrement dit, il ne saurait y avoir de lecture existentielle sans tournure impersonnelle (*il y a*) sous-entendue. Cette observation invite à postuler également l'existence d'un sujet dans les averbales de type III, mais d'un sujet qui, à la différence de celles de types I et II, ne serait pas logique mais strictement grammatical⁵. Cette tierce catégorie regrouperait donc les énoncés avec une structure impersonnelle existentielle effacée (69) et elle conviendrait, en ce sens, parfaitement aux CIPa.

- (69) [...] ; à côté du parc, <il y a> **une cabane mobile**, garnie d'un peu de paille et d'une bourrasso (couverture), où passait la nuit le gardien. (Chevalier M., *La vie humaine dans les Pyrénées ariégeoises*, 1956, p. 424).

Ce premier amendement n'est pas sans conséquence. Une modification en entraînant une autre, il importe également d'interroger ce qui suit :

Devant l'absence de binarité sujet-prédicat [dans la phrase averbale existentielle], une autre relation se met souvent en place, difficile à cerner sur le plan syntaxique, mais manifeste sur le plan énonciatif. Il apparaît ainsi que la phrase, pour se constituer, a besoin, le plus souvent, du déséquilibre instauré par la binarité. Celle-ci, dans la phrase averbale, se compose par des termes très différents puisqu'ils possèdent une valeur rhématique ou au contraire une valeur thématique : cette particularité montre que c'est la binarité qui est essentielle. Un terme seul

⁵ Pour une distinction entre sujets grammatical, logique (et sémantique), voir Wilmet (2003).

compose rarement une phrase.

(Lefevre 2000 : 201).

L'absence de la binarité syntaxique dans les averbales de type III serait donc palliée par une forte binarité d'ordre énonciative, donnant lieu à une lecture *thétique*. Dans une perspective où le thème correspond généralement au sujet, l'idée d'une lecture où le thème l'emporterait informationnellement sur le rhème reste difficilement concevable dans le cas des averbales (type III), de surcroît s'il n'y a pas de sujet. Lefevre n'établit cependant pas de correspondance entre le thème et le (non-)sujet ; nous la suivrons sur ce point puisque nous ne ferons pas davantage du sujet grammatical le thème de l'énoncé (*cf. infra*) dans le cas des CIPa.

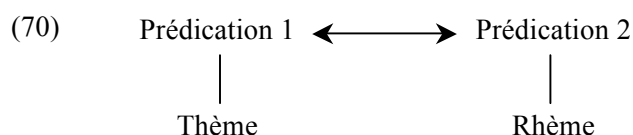
Le concept de *phrase averbale* semble être approprié aux corrélatives sans verbe, bien qu'il ne soit pas facile de déterminer la fonction des GN constitutifs des Préd1 et Préd2. Comment s'assurer qu'il s'agisse bien de prédicats verbaux dans chacune des deux séquences ?

4.1) Nombre de prédicats verbaux dans une CIPa

Dans une contribution plus récente, Behr & Lefevre dressent la liste de huit possibilités d'associations de deux GN de sorte à former la suite GN GN. Parmi les catégories identifiées, il s'en trouve une qui réunit plusieurs structures du genre *Tel père, tel fils ; Un homme, une parole ; Beaucoup de cris, peu de haine* (2004 : 201-203). Si le premier des exemples cités est une CIPa de type II, force est de constater que les autres exemples présentés peuvent être apparentés aux CIPa de type I, ce qui constitue au demeurant un nouvel argument en faveur de la grammaticalisation des adverbes en déterminants complexes. L'observation de ces structures pousse Behr & Lefevre à écrire que :

On a ici une simple mise en rapport, les deux GN ont la même détermination nominale, et les relations prédictives peuvent être diverses. Déterminer le prédicat peut s'avérer difficile et s'appuiera essentiellement sur des critères d'ordre (le sujet précède le prédicat) et de sémantique (le premier terme est considéré comme le point de départ de l'énoncé, le second comme « ce qu'on en dit »). Il s'agit de locutions figées, sans possibilité de modification de l'ordre. Le Goffic 1993 p. 523 considère qu'il y a deux PN parataxiques : c'est une hypothèse tout à fait possible. (2004 : 202-203).

À y regarder de plus près, en effet, il y aurait bel et bien deux séquences distinctes dans toute CIPa ; c'est en tout cas en ce sens que va l'histoire de la structure. Par ailleurs, sans répondre ici à la question du passage éventuel de la structure hypotactique latine à une situation de coordination en français contemporain, remarquons simplement qu'une prédication unique ne saurait rendre compte du lien de cause à effet omniprésent dans les CIPa. Le sens guide donc vers un traitement de la CIPa en deux séquences fonctionnant en diptyque, et qui forment ainsi une corrélatrice isomorphe. Toutefois, l'hypothèse d'une grammaticalisation de la structure à proprement parler n'est pas à écarter, et une lecture en thème-rhème des CIPa reste possible : Préd2 serait alors le rhème de Préd1, elle-même le thème de la structure (70).



Un test proposé par Behr & Lefevre (2004) oriente vers cette lecture. Si la modification de

la modalité assertive d'une CIPa en une modalité interrogative permet de révéler la structure syntaxique, elle met en évidence le lien du type thème-rhème qui unit les deux prédications, comme l'illustre cet exemple des auteurs appliqué ensuite à une CIPa :

- (71) (a) Une tueuse, une passionaria, Laurence Vichnievsky ? (Behr & Lefevre 2004 : 212)
 (b) Oui, tout à fait, assurément une tueuse. (*ibid.*)
 (c) ?? Oui, tout à fait, assurément Laurence Vichnievsky. (*ibid.*)
 (72) (a) Autant de têtes, autant d'avis.
 (b) Oui, tout à fait, assurément autant d'avis.
 (c) ?? Oui, tout à fait, assurément autant de têtes.

Dans les CIPa, la modalisation de la réponse n'est permise que pour la deuxième séquence. En ce sens, Préd2 serait bien le prédicat de Préd1 si l'on se conforme au principe énoncé par les auteurs : « l'interrogation », affirment-ils, « porte sur la validité de la convenance entre le sujet et le prédicat et la réponse concerne généralement le terme prédicatif » (2004 : 212). Behr & Lefevre précisent ensuite que « dans un jeu question-réponse, il semble que la réponse contienne de manière préférée le prédicat et comporte souvent un modalisateur. » (*ibid.*). Préd2 exercerait donc le rôle de rhème dans une CIPa.

Un autre argument avancé par les auteurs conforte cette idée. Le prédicat, s'il est souvent accompagné de *marqueurs prédicatifs* (Lefevre 1999b), accepte également la présence de modalisateurs dans son environnement immédiat (Behr & Lefevre 2004). L'insertion de *sans doute* dans une CIPa met en exergue le rôle profondément prédicatif de la Préd2 (73a), alors que le test ne fonctionne pas lorsque le modalisateur est intercalé dans la Préd1 (73b). À nouveau, Préd2 serait le prédicat et, consécutivement, le rhème de Préd1.

- (73) (a) Autant de têtes, autant d'avis *sans doute*.
 (b) ??/*Autant de têtes *sans doute*, autant d'avis.

La présence des déterminants complexes de négation – qui agissent également en *marqueurs de prédication* – placés en tête de chaque séquence plaide en revanche pour une autre lecture de la structure : nous sommes déjà revenue sur l'argument de Lefevre qui rendait compte de l'impossibilité pour *pas de* d'ouvrir une séquence en fonction sujet, *pas de* ne pouvant quantifier qu'un prédicat. Remarquons néanmoins que, dans le cas des CIPa, c'est toujours la structure <il y a> qui est implicite. Ainsi, *pas d'électricité, pas de téléphone* revient à penser <il n'y a> *pas d'électricité, <il n'y a> pas de téléphone*. Dans cette perspective, l'on aurait bien affaire à deux prédications consécutives, dont toutes les deux occupent la position d'argument du verbe. Dans le prolongement de cette idée, celle de la possibilité de nier une séquence sans nier la seconde :

- (74) Pas d'images, moins de dérapages. (*L'Événement du jeudi*, n°630-634, 1996, p. 92).

Exprimer une quantité nulle en Préd1 n'implique pas que la quantité rendue en Préd2 soit également niée. Cette observation procède de la logique même des structures CIPa, qui permettent de mettre en relation deux quantités (voire qualités) d'êtres ou d'objets. Ainsi, dans une CIPa, toute quantité x d'éléments X implique une variation de la quantité (égale, inférieure ou supérieure) d'éléments Y. Cela rejoint la définition des corrélatives isomorphes que donne Sanchez Lopez (2010). En ce sens à nouveau, Préd1 et Préd2 formeraient deux prédicats.

D'autres critères encore sont évoqués par Behr & Lefevre (2004 : 204-212) en vue de

démontrer qu'une séquence fonctionne en prédicat verbal, mais ils s'avèrent inefficaces dans le cas des CIPa qui sont des structures très figées. Les tests de la définitude et du nombre notamment ne disent rien de la structuration des CIPa parce qu'ils ne s'appliquent simplement pas aux corrélatives isomorphes.

Ainsi, au terme de cette sous-partie, un double bilan s'impose : l'hypothèse d'une CIPa comme structure unique n'est pas à écarter, de même que l'on ne peut contester qu'une CIPa est formée de deux prédications (restreintes chacune à un prédicat verbal) successives. Ce sont là, pensons-nous, deux niveaux d'analyse possibles, supraséquentiel d'une part, séquentiel d'autre part. En conséquence directe de ces deux analyse plausibles, la possibilité d'avoir une double interprétation en thème-rhème de la structure corrélative : si, supraséquentiellement, Préd1 est le thème de Préd2, quels sont les thème et rhème de chaque prédication au niveau séquentiel ?

4.2) Les CIPa, de vraies *averbales* de type III ?

Le rapprochement des CIPa avec les structures averbales de type III(a) opéré, il convient à présent de voir si le découpage en thème-rhème formulé par Lefevre (2000) s'applique également aux CIPa, afin de vérifier si les corrélatives isomorphes sont totalement assimilables aux énoncés *impersonnels* existentiels réduits. Nous sommes déjà revenue précédemment sur la question de l'absence apparente de sujet, et avons conclu à la présence implicite d'un sujet grammatical. Celui-ci, cependant, ne peut endosser le rôle de thème, le thème étant « ce dont on parle », « ce dont il est question » (Riegel *et al.* 2004 : 127) dans un énoncé. Or, un sujet grammatical ne véhicule pas d'information sémantique. Le thème, s'il existe, est donc à chercher du côté du prédicat verbal, dans une averbale de type III comme dans une CIPa. Lefevre propose pour les énoncés (75) et (76) les analyses suivantes :

(75) (a) Pas une/de villa. (Lefevre 2000)

(b) thème ←→ rhème
une/de villa *pas*

(76) (a) Ici, pas une/de villa. (*ibid.*)

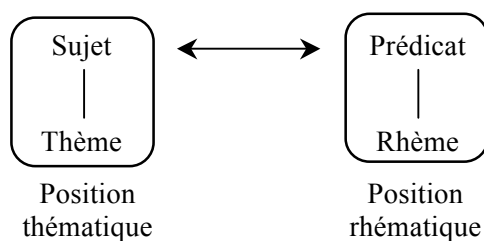
(b) thème ←→ rhème
ici
 ↙ ↘
 rhème propre – reste du rhème
 pas *une/de villa*

(Lefevre 2000)

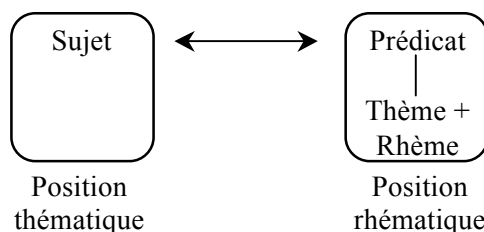
La subdivision du SN dans l'énoncé (75) en (*Pas*) + (*de/une villa*) déconcerte. Si *pas de* est un déterminant complexe, le découpage du SN devrait plutôt recouvrir la forme (*pas de*) + (*villa*). Il en va de même pour les CIPa : *autant de têtes* serait à décomposer en (*autant de*) + (*têtes*), soit en Dét + N. Par ailleurs, l'organisation des deux averbales diffère suivant la présence ou l'absence d'un circonstant cadratif ou extrapredicatif. Alors qu'il est le thème de l'énoncé en (75), le SN *une villa* devient en effet le rhème – avec subdivision du rhème en *rhème propre* et *reste du rhème* (cf. Combettes 1991) – de la phrase suivante en raison de l'ajout d'un circonstant. Bien qu'intéressante, la pratique interroge : l'ajout d'un circonstant tel *ici* engendrerait-il vraiment une réorganisation de la présentation des informations dans l'énoncé ?

Lefeuve mêle, pensons-nous, les analyses logique et syntaxique. Observons : dans une phrase simple, assertive et de voix I, le sujet grammatical recouvre le thème, placé en position thématique⁶, et le prédicat équivaut au rhème, situé en position ou « zone rhématique » (Van Raemdonck & Detaille, à paraître : 100). Dans une tournure impersonnelle, la structure ne peut rester inchangée : si le sujet occupe toujours la position thématique, il ne remplit plus le rôle de thème tandis que le prédicat rassemble à la fois les thème et rhème, tous deux situés dans la zone rhématique. Schématiquement :

(77) En tournure simple :

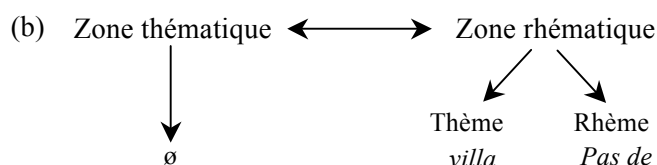


(78) En tournure impersonnelle :

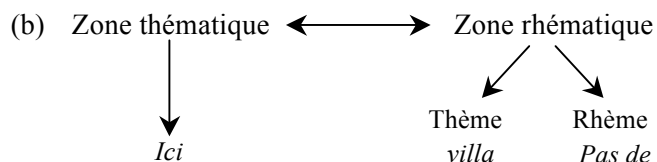


Dans cette perspective, les énoncés (75) et (76) de Lefeuve s'analyseraient plutôt comme suit étant donné leur tournure impersonnelle :

(75) (a) Pas de villa. (Lefeuve 2000)

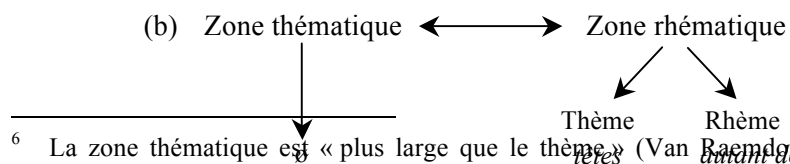


(76) (a) Ici, pas de villa. (*ibid.*)



Au niveau séquentiel, *Autant de têtes (autant d'avis)* est identique à *Pas de villa*. En cela, les CIPa correspondent parfaitement aux averbales de type III.

(77) (a) autant de têtes



⁶ La zone thématique est « plus large que le thème » (Van Raemdonck & Detaille, à paraître : 100) ; elle renferme « l'ensemble des éléments supposés connus ou dont on parle » (*ibid.*).

Au niveau supraséquentiel, cependant, la configuration de la CIPa est telle que les positions thématique et rhématique sont toutes les deux saturées : Préd1 siègerait en position thématique tandis que Préd2 figurerait dans la zone rhématique. Ainsi, en (30), si *pas de bras* implique *pas de chocolat*, l'on pourrait conclure au fait que *pas de bras* se positionne dans l'espace thématique alors que *pas de chocolat* occupe la zone rhématique.

(30) Pas de bras, pas de chocolat. (Hadermann *et al.* 2010 : 234)

L'analyse séquentielle des CIPa de type II, illustrées pour rappel par (18), diffère quelque peu de celles de type I et pousse à l'extrême le remaniement de la structure « de base ». *Tel père* renverse en effet totalement la structure prototypique, attendu que *tel* s'apparente au rhème et sature la zone thématique tandis que *père* exercerait la fonction de thème en position rhématique. L'opposition entre la structure logique et la structure grammaticale atteint ici son paroxysme.

(18) Tel père tel fils (Lanzmann J., *La Horde d'or*, 1994, p. 207).

4.3) Écueils des « averbales »

De l'ensemble de ces observations procède le constat que les CIPa intègrent pleinement la catégorie des averbales impersonnelles existentielles, tant d'un point de vue sémantique que (morpho)syntaxique. L'étiquette de *phrases averbales* assignée par Lefevre (1999a) souffre cependant de quelques difficultés en ce qu'elle ne rend finalement pas compte de toute une série de phrases au fonctionnement identique. Seuls les énoncés avec une lacune verbale, éventuellement doublée d'une absence de sujet, paraissent concernés par les *avverbales*. Nous pourrions cependant y intégrer les formes injonctives par exemple, sans sujet phonologiquement réalisé et dont la source du sujet n'apparaît qu'en référence au contexte (79). Certains titres de presse, de même, rejoindraient la classe des averbales alors qu'ils présentent un constituant verbal. En (80), en effet, la lacune – à savoir le prédicat verbal reproduit en (81) – est à chercher dans le contexte, dans un cadre de discours relativement antérieur de surcroît, qui ne précède pas de façon directe le cadre de discours actuel dans une perspective temporelle (*cf.* Langacker 2001, 2008).

(79) **Décrivons, analysons, traduisons.** Y a-t-il toujours eu des mots avant ? (Pontalis J.-B., *Loin*, 1980, p. 107)

(80) Affaire Contador : l'UCI fait appel (*Le Figaro*, 24 mars 2011, en ligne)

(81) Affaire Contador : l'UCI fait appel devant le TAS (*Le Soir*, 24 mars 2011, en ligne)

Ainsi, les exemples évoqués par Lefevre recouvrent les cas traditionnels suivants :

- S – [V] – C⁷
(82) Excellent, ce livre ! (Feydeau G., *Chat en poche*, in Lefevre & Nicolas 2004)
- [S – V] – C
(83) Excellent ! (Lefevre & Nicolas 2004)

⁷ Où S = sujet, V = verbe, C = complément. La mise entre crochets révèle la lacune, dont la source est toujours contextuelle.

auxquels il conviendrait d'ajouter ceux-ci :

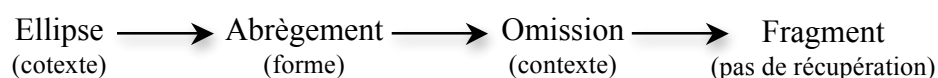
- S – [V – C]
 - (84) L'appartement pue. Une odeur accentuée par l'obscurité. - **Pierre ?** Personne ne répond. (Bois A., *Et le jour pour eux sera comme la nuit*, 2009, p. 61)
- S – V – [C]
 - (80) Affaire Contador : **l'UCI fait appel** (*Le Figaro*, 24 mars 2011, en ligne)
- [S] – V – C
 - (85) La salle, silencieuse, informée, semble-t-il, mais de quoi ? Et Remacle, dès le seuil, qui hurle : « Bravo ! Bravo ! **Ferme la porte !** » Déchaîné, lunettes de travers. (Schreiber B., *Un silence d'environ une demi-heure*, 1996, p. 986)
- [S] – V – [C]
 - (86) - Allez, **sors <de là> !** On s'en va. - Nan, je veux jouer ! Excédé, le père l'attrape, la gamine gigote, il tire, elle se met en vrille, elle pousse un cri, elle a le bras raide, (...) (Winckler M., *La maladie de Sachs*, 1998, p. 370)

Il paraît donc judicieux de renommer la catégorie des *averbales* et d'opérer, par l'occasion, une distinction entre les cas de (a) récupération de la lacune dans le contexte, et (b) les situations de récupération dans la structuration même de l'énoncé, sa forme, afin d'éviter les écueils rencontrés dans les théories précédentes.

4) Harmonisation des systèmes elliptiques

Si l'ellipse est définie de manière assez homogène par chacune des approches rencontrées dans cette contribution, elle est aussi systématiquement opposée à un autre concept qui, nous l'avons vu par le biais des CIPa, s'avère toujours problématique : tantôt parce que la typologie présentée ne permet pas l'indexation des CIPa en raison de leur récupérabilité particulière, tantôt parce qu'elle ne couvre pas tous les cas d'absence de fragment(s). Une harmonisation des approches de l'ellipse et de ses avatars, qui tiendrait compte des écueils relevés, serait donc souhaitable.

À la suite des formalistes, nous définirions l'*ellipse* comme une séquence réalisée syntaxiquement mais non phonologiquement, dont la source est à chercher dans le cotexte (linguistique) immédiat. L'ellipse se distingue en cela de l'*omission*, catégorie qui rassemble les énoncés lacunaires dont la reconstruction fait appel au contexte (pragmatique), et de l'*abrègement*, qui désigne les cas de récupération par la forme. En situation d'abrègement, la séquence absente est reconstruite par le biais de la structure de l'énoncé ; il s'agit en principe de phrases existentielles comme l'ont illustré les CIPa. Rassemblées, les catégories d'*omission* et d'*abrègement* couvrent le champ des *averbales* de Lefevre (1999a). Il reste enfin les énoncés dans lesquels la lacune est irrécupérable. Ce sont les *séquences fragmentaires* de Culicover & Jackendoff (2005) et d'Hadermann *et al.* (2010). L'organisation de ces quatre catégories donne lieu au continuum suivant, allant des situations de reconstructions les (+ EVIDENTES) vers les (- EVIDENTES).



Ainsi, l'« ellipse » sera le terme en application pour les énoncés du type :

- S – [V – C]
(87) L'enfant rêvait à ce que pouvait être son appartement. Il ne pouvait que lui ressembler, blond, doux et confortable **comme elle**. (Sizun M., *Éclats d'enfance*, 2009, p. 33)
- S – [V] – C
(88) Jean mange des nouilles et **Pierre des haricots**. (Hadermann *et al.* 2010 : 10)
- [S – V] – C
(89) La société traditionnelle avait le goût de l'éducation mais **pas les moyens**. (Mazy J., *La pédagogie des quatre pôles*, 2011, p. 55)
- S – V – [C]
(90) Il n'y avait pas qu'eux, des tas de gens plus ou moins, en un sens c'était assurant, il m'a traitée d'idiote, que je ne réfléchissais pas comme **j'aurais dû**. Je ne me suis pas fâchée, j'apprenais des choses et ça m'a toujours cloué le bec. (Ernaux A., *Ce qu'ils disent ou rien*, 1977, p. 103)
- [S] – V – C
(91) Après quatre ans d'enseignement, WO est *en plein cirage* ; on pourrait dire qu'elle se sent tenue par l'institution de faire doubler, mais **ne sait pas quand la décision doit être prise**. (Crahay M., *Peut-on lutter contre l'échec scolaire ?*, 2007, p. 142)
- [S] – V – [C]
(92) Elles détectèrent en effet un second mécanisme dans le mur. Il ne s'était pas déclenché, mais **aurait dû**. (Mazzoleni A., *Le Retour D'Athounabis*, 2011, p. 692)

L'« abrègement » :

- [S – V] – C
(93) **Autant de têtes**, autant de tableaux différents peut-être (Diderot D., *De la poésie dramatique*, 1758, p. 219)
(94) [...] on ne voit, autour du golfe d'Ajaccio, que de sombres maquis, et derrière, des montagnes pelées. **Pas une villa**, pas une habitation. (Mérimée P., *Colomba*, in Lefevre 2000)
- C – [V] – S
(95) **Tel ciel**, tel homme. (Huguenin J.-R., *Journal*, 1993, p. 42)

L'« omission » :

- S – [V] – C
(82) Excellent, ce livre ! (Feydeau G., *Chat en poche*, in Lefevre & Nicolas 2004)
- [S – V] – C
(83) Excellent ! (Lefevre & Nicolas 2004)
(96) Silence ! (Lefevre 2000 : 191)
- S – [V – C]
(84) L'appartement pue. Une odeur accentuée par l'obscurité. - **Pierre ?** Personne ne répond. (Bois A., *Et le jour pour eux sera comme la nuit*, 2009, p. 61)
- S – V – [C]
(80) Affaire Contador : **l'UCI fait appel** (*Le Figaro*, 24 mars 2011, en ligne)
- [S] – V – C

- (85) La salle, silencieuse, informée, semble-t-il, mais de quoi ? Et Remacle, dès le seuil, qui hurle : « Bravo ! Bravo ! **Ferme la porte !** » Déchaîné, lunettes de travers. (Schreiber B., *Un silence d'environ une demi-heure*, 1996, p. 986)
- [S] – V – [C]
- (86) - Allez, **sors <de là> !** On s'en va. - Nan, je veux jouer ! Excédé, le père l'attrape, la gamine gigote, il tire, elle se met en vrille, elle pousse un cri, elle a le bras raide, (...) (Winckler M., *La maladie de Sachs*, 1998, p. 370)

Le « fragment » :

- [S – V] – C
- (97) Je m'en fous, dit sèchement Ravel, qu'est-ce que c'est que cet Arbos ? Mais il n'a pas l'air de s'en foutre autant que **ça**. Voyant que cela commence à l'inquiéter, Nin enquête auprès de l'éditeur. (Echenoz J., *Ravel*, 2006, p. 73)

Les quatre catégories établies ne rendent pas chacune toutes les configurations phrastiques possibles, semblerait-il, mais nous ne nous sommes pas livrés ici à un examen complet des structures avec une séquence absente. Seule la réalisation d'un tel inventaire permettrait de s'en assurer.

Conclusions

Un important constat procède de cette étude, celui de la difficulté d'inscrire les CIPa dans l'une des catégories d'ellipses définies par les théories contemporaines. À l'échec de ranger les CIPa parmi les *ellipses* à proprement parler, que l'approche soit anaphorique ou dérivative, s'ajoute le rattachement difficile de ces structures aux *séquences fragmentaires* de Culicover & Jackendoff et d'Hadermann *et al.* (2010). Dans les CIPa, en effet, les structures existentielles sous-entendues restent restituables mais leur reconstruction n'implique pas la présence préalable de la structure dans l'environnement linguistique. Face à cette double impasse, les *phrases averbales* de Lefevre (1999a) apparaissent comme une issue favorable. Parce qu'elle rassemble les énoncés dont la lacune peut être comblée contextuellement ou par la morphologie même de la phrase, l'auteure ouvre sur la possibilité pour les CIPa de trouver enfin un port d'attache. La nomenclature utilisée par Lefevre reste néanmoins problématique en ce qu'elle ne permet pas de couvrir l'ensemble du champ concerné. Certains titres de presse, par exemple, comme les formes injonctives, qui sont autant d'énoncés verbaux, présentent une lacune du même type que les *avverbales*. Pour cette raison, nous avons préféré renommer la catégorie, saisissant l'occasion de la subdiviser en fonction du mode de rétablissement de la lacune (contextuel ou structurel), de sorte à opposer les *omissions* aux *abrègements*.

Bibliographie :

- ABEILLE A. *et al.*, 2005, « Les syntagmes nominaux en français de la forme *de-N'* », *Travaux de linguistique*, 50, p. 79-95.
- ABEILLE A., BORSLEY R., 2006, « La syntaxe des corrélatives comparatives en anglais et en français », *Faits de Langues*, 28, p. 21-33.

- AGBAYANI B., ZOERNER E., 2004, « Gapping, pseudogapping and sideward movement », *Studia Linguistica*, 58/3, p. 185–211.
- ALLAIRE S., 1982, *Le modèle syntaxique des systèmes corrélatifs. Étude en français moderne*, Thèse présentée à l'Université de Rennes II, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III.
- BEHR I., LEFEUVRE F., 2004, « La configuration GN GN : comment reconnaître le prédicat ? », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, XIV, p. 199-219
- BERTOCCHI A., MARALDI M., 2010, « Latin comparative correlatives and scalarity », in HADERMANN P. *et al.* (dir.), *Approches de la scalarité*, Genève, Droz, p. 113-134.
- BORSLEY R., 2004, « An approach to English Comparative correlatives », in MÜLLER S. (éd.), *Proceedings of the HPSG*, Katholieke Universiteit Leuven, Stanford, CSLI Publications, p. 70–92.
- BUSQUETS J., DENIS P., 2001, « L'ellipse modale en français : le cas de *devoir* et *pouvoir* », *Cahiers de Grammaire*, 26, p. 55-74.
- CAPPEAU P., SAVELLI M.-J., 1995, « Corrélation ne vaut pas comparaison », *Faits de langues*, 5, p. 175-182.
- CHARAUDEAU P., 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette Éducation.
- COMBETTES B., 1991, « Hiérarchie et dépendance au niveau “informationnel” : la perspective fonctionnelle de la phrase », *L'Information grammaticale*, 50, p. 48-51.
- CULICOVER P., JACKENDOFF R., 2005, *Simpler Syntax*, Oxford, Oxford University Press.
- DAGNAC A., 2008, « L'ellipse modale en français : arguments pour une ellipse du TP », *Actes du 1^{er} Congrès Mondial de Linguistique Française (CMFL)*, p. 2453-2465.
- DEPREZ V., VINET M.-T., 1992, « Une structure prédicative sans copule », *Revue québécoise de linguistique*, 22, p. 11-43.
- FRY C., 2005, « Corrélatifs catégoriels et cognition : *talis... qualis* et les autres », in DE CARVALHO P., LAMBERT F. (dir.), *Structures parallèles et corrélatives en grec et en latin*, Actes du Colloque de Bordeaux, septembre 2002, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, p. 255-266.
- FRUYT M., 2005, « La corrélation en latin : définition et description », in DE CARVALHO P., LAMBERT F. (dir.), *Structures parallèles et corrélatives en grec et en latin*, Actes du Colloque de Bordeaux, septembre 2002, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, p. 17-44.
- GAATONE D., 1992, « De négatif entre la syntaxe et la sémantique. Réflexions sur quelques propriétés du déterminant *de* », *Langue française*, 94, p. 93-103.
- GINZBURG J., SAG I., 2000, *Interrogative Investigations. The Form, Meaning and Use of English Interrogatives*, Stanford, CSLI.
- GREVISSE M., 1993¹³/2007¹⁴, *Le bon usage*, éd. revue par GOOSSE A., Paris/Louvain-la-Neuve, De Boeck/Duculot.
- HADERMANN P., PIERRARD M., VAN RAEMDONCK D., WIELEMANS V., 2010(a), « Les structures corrélatives : pour une inscription dans les sous-systèmes parataxe / hypotaxe et coordination / subordination », in BEGUELIN M.-J. *et al.* (éd.), *La parataxe : Structures, marquages et exploitations discursives*, t. 2, Berne, Peter Lang, p. 219-239.

- HADERMANN P., PIERRARD M., VAN RAEMDONCK D., 2010(b), « La structure comparative à comparant réduit : séquence elliptique ou fragmentaire ? Le cas de *autant que* », communication au Séminaire CLUB, Vrij Universiteit Brussel, 15 décembre 2010.
- HAROCHE C., MAINGENEAU D., 1983, « L'ellipse, ou la maîtrise du manque », *Histoire, Épistémologie, Langage*, 5, p. 143-150.
- LANGACKER R. W., 2001, « Discourse in Cognitive Grammar », *Cognitive Linguistics*, vol. XII, p. 143-188.
- LANGACKER R. W., 2008, *Cognitive Grammar: A Basic Introduction*, New-York, Oxford University Press.
- LAURENS F., 2007, *Analyse et formalisation des types de phrases averbales du français*, mémoire de maîtrise ss la dir. d'ABEILLE A., Université Paris Diderot – Paris 7, consultation en ligne : <http://www.linguist.univ-paris-diderot.fr/~flaurens>, consulté le 16 mars 2011.
- LEFEUVRE F., 1999(a), *La phrase averbale en français*, Paris, L'Harmattan.
- LEFEUVRE F., 1999(b), « Les “marqueurs de prédication” dans la phrase averbale en français », *Verbum*, 21, p. 429-438.
- LEFEUVRE F., 2000, « Exemple de la phrase averbale existentielle », *Le Français Moderne*, LXVIII, 2, p. 191-201.
- LEFEUVRE F., NICOLAS D., 2004, « La phrase nominale existentielle et la distinction aspectuelle téléique / atélique », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 14, p. 101-119.
- LEFEUVRE F., 2007, « Le segment averbal comme unité syntaxique textuelle », in CHAROLLES M. et al. (éd.), *Parcours de la phrase. Mélanges offerts à Pierre Le Goffic*, Paris, Ophrys, p. 143-158.
- MELIS L., 1994, « La typologie des subordonnées circonstancielles et les comparatives », *Travaux de linguistique*, 27, p. 97-111.
- ORLANDINI A., POCETTI P., 2009, « Corrélation, coordination et comparaison en latin et dans les langues italiques », *Langages*, 174, p. 53-66.
- RIEGEL M., PELLAT J.-C., RIOUL R., 2004, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- ROIG A., 2010, « Existe-t-il une lecture universelle pour les SN *du N* en position syntaxique de sujet ? Comparaison avec les SN *des N* en pareille situation », communication au IX^e Congrès International de Linguistique française, Madrid, 24-25-26 novembre 2010.
- ROUSSEAU A., 2005, « Les structures corrélatives en latin : syntaxe et sémantique, origines dans les langues indo-européennes anciennes », in DE CARVALHO P., LAMBERT F. (dir.), *Structures parallèles et corrélatives en grec et en latin*, Actes du Colloque de Bordeaux, septembre 2002, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, p. 45-62.
- SANCHEZ LOPEZ C., 2010, « Scalarité et corrélation : syntaxe et sémantique des corrélatives comparatives en espagnol », in HADERMANN P. et al. (éds), *Approches de la scalarité*, Genève, Droz, p. 135-168.
- STAGE L., 2009, « Les constructions siamoises. Étude sur les comparatives corrélatives », *Hermès*, 43, p. 251-294.
- TAMBA-MECZ I., 1983, « L'ellipse, phénomène discursif et métalinguistique », *Histoire, Épistémologie, Langage*, 5, p. 151-157.

- TANGUY N., 2010, « Focalisation averbale vs focalisation verbale en français parlé. Le cas des constructions binaires », *Discours*, 6, consultation en ligne : <http://discours.revues.org/7702>, consulté le 16 mars 2011.
- VAN DE VELDE D., 1994, « Le défini et l'indéfini », *Le Français moderne*, 62, p. 11-35.
- VAN RAEMDONCK D., DETAILLE M., à paraître, *Le sens grammatical. Référentiel à l'usage des enseignants*, Bruxelles, PIE-Peter Lang.
- VINET M.-T., 1993, « L'aspect et la copule vide dans la grammaire des titres », *Langue française*, 100, p. 83-101.
- WILMET M., 2003³/2010⁵, *Grammaire critique du français*, Bruxelles, de Boeck-Duculot.
- WITZMANN F., MÜLLER N., 2007, « L'omission de la copule », *Aile*, 25, p. 69-101.